

Cannibale

Didier Daeninckx

(1998)

Les beaux jours sont revenus, et vous ne souhaitez rester plus longtemps confinés chez vous. Pourquoi ne pas venir alors faire un tour ce week-end du côté de la Porte Dorée et du bois de Vincennes ? À partir du 6 mai s’y déroulera en effet une série de manifestations autour du 90^e anniversaire de l’Exposition coloniale internationale de 1931. Une occasion non seulement de revenir sur cet immense spectacle populaire ayant accueilli plus de huit millions de visiteurs, mais également de mettre en lumière l’une des facettes les plus sombres de son histoire : celle des zoos humains. Une édition orchestrée cette année par le romancier, essayiste et scénariste Didier Daeninckx.

Quelques lignes imprimées sur un morceau de journal plié en quatre dans la poche arrière de mon jeans. Des mots semblant encore danser devant mes yeux telles ces jeunes filles aux seins nus desquelles je ne parvenais à détacher mon regard. Que faisais-je ainsi immobile devant cette toile aux couleurs passées par le temps ? Étais-je en train de me découvrir des tendances voyeuristes jusqu’alors refoulées ? Ou étais-je aussi assoiffée d’exotisme et avide de nouveauté que ce public photographié devant un immense portail de fer forgé que je reconnaissais comme étant celui du jardin d’Acclimatation ? Éprouvais-je le même sentiment d’excitation que ces mères de famille se pressant avec leurs enfants devant les grilles entourant les villages reconstitués dans lesquels se trouvaient parqués ces fameux « anthropophages de Nouvelle-Calédonie » ? Ces hommes et femmes arrachés à leur terre natale afin de satisfaire l’insatiable curiosité des peuples occidentaux. Ces vies et ces rêves sacrifiés sur l’autel de l’orgueil et du besoin de suprématie d’un « *Empire de douze millions de kilomètres carrés peuplé de cent millions d’habitants* ». Des noms noyés dans les eaux sombres du marigot de l’oubli : Gocéné, Badimoin, Minoë, Ueken...

Provenant d’un quelconque haut-parleur dissimulé derrière des cimaises, une voix ne cessait de murmurer une seule et unique phrase : « Nous sommes seuls. » Un profond sentiment de malaise m’envahit. Ces quelques mots martelaient mon esprit. Les images qui cessaient de défiler devant mes yeux au fur et à mesure de mon exploration de l’immense galerie du musée de l’Histoire de l’immigration me remplissaient d’effroi : des « huttes mal conçues dont le toit laisser passer l’eau qui ne cessait de tomber ». Des Mélanésiens vêtus de simple manou « se baign [ant] et nage [ant] dans une retenue d’eau en poussant des cris de bêtes » tandis qu’une foule moqueuse leur « jetait du pain, des bananes, des cacahuètes, des caramels [et] des cailloux ». Des policiers formant un cercle autour de deux silhouettes prostrées dans une mare de sang...

La bestialité et la sauvagerie qui se dégageaient de ces images m’oppressaient. J’étouffais. Il me fallait quitter ses lieux dont je me sentais aussi prisonnière que ces indigènes privés de leur liberté, et surtout de leur dignité. Je ne souhaitais plus qu’une chose : effacer de ma mémoire les visions de ce « cycle de l’Histoire du monde [...] qui vit les heurts et les froissements des races, l’hégémonie de l’une, l’assujettissement des autres ». Cependant, je savais que ce ne serait possible. Mais avant tout, j’étais consciente de la nécessité de connaître cet aspect de

notre passé dans une société, où plus que jamais régnaient racisme et intolérance. Car comment savoir où nous allons si nous oublions d'où nous venons ? Comment être en mesure de transformer le présent en étant dépossédé de son histoire ?

Je passais à toute vitesse devant d'autres toiles, mais n'y prêtais plus guère attention : une reconstitution du « temple cambodgien d'Angkor avec ses cinq dômes pareils à de gigantesques thorax d'insectes dorés par le soleil ». Des pavillons représentant les différentes colonies françaises telles que le Gabon, Pondichéry, Karikal, Chandernagor, le Dakomey et tant d'autres destinations rêvées, d'ailleurs idéalisés. « Un train électrique permet [ant] aux visiteurs de parcourir le monde et d'aller d'un continent à l'autre ». Je fermais les yeux et quittais la salle. J'en avais assez vu pour aujourd'hui.

Les paroles d'une ancienne chanson kanake résonnèrent au loin tandis que je descendais quatre à quatre les marches du palais de la Porte Dorée :

« Pourquoi le pays est-il sombre
Qu'est-ce qui ternit le soleil
Et vient noircir les éclaircies
Le jour hésite entre les nues
Sans pouvoir vaincre l'obscurité
Nous fracasserons les nuages
Nous lacérons le brouillard... »

Une mélodie venue d'un continent lointain où « le sable trop blanc rayonnait autour des îlots ». Un refrain fredonné par les femmes travaillant dans les champs d'ignames et de taros tandis que les roussettes prenaient leur envol. Un chant se mêlant au bruit des fusillades et des cris de désespoir de tout un peuple luttant pour leurs droits et leur liberté.

Et ce fut à tout cela que je pensais lorsque mon regard se posa sur le rectangle de papier froissé que je sortis d'une poche de mon pantalon :

Cannibale, une rétrospective inédite signée Didier Daeninckx
Un programme placé sous le signe de la tolérance et du respect de l'autre

Palais de la Porte Dorée

293 avenue Daumesnil

75012 Paris

Entrée libre

« Il y a beaucoup de choses que j'a [vais] vues, [...] et d'autres qu'il a fallu que je rêve que l'on me raconte [...] ». J'étais cependant prête à en savoir plus. « Mon corps f [i] t demi-tour. »

Analyse

La critique présentée ci-dessus se compose de trois éléments essentiels à la construction de tout discours à visée incitative : le logos, l'éthos et le pathos. Afin de susciter l'adhésion du lecteur — ou plus exactement le convaincre de lire l'œuvre en question — j'ai choisi de mettre en place une stratégie argumentative construite autour de l'écriture de soi et de l'expression des émotions.

Faire appel à la sensibilité du destinataire tout en lui faisant prendre conscience de la nécessité de connaître notre passé. Tel est tout l'enjeu de *Cannibale*. Et tel fut également l'objectif de cette production écrite. Pour ce faire, j'ai donc axé mon travail de rédaction avant tout sur la représentation du calvaire auquel furent soumis les Kanaks lors de l'Exposition internationale coloniale.

L'usage fréquent de termes vifs comme entre autres « bestialité » « sauvagerie » ainsi que l'évocation d'images fortes telles que celles de « deux silhouettes prostrées dans une mare de sang... » ou encore d'« une foule moqueuse jetant des bananes, du pain, des caramels, des cacahuètes et des cailloux » à ces « hommes et femmes arrachés à leur terre natale » contribuent à provoquer un sentiment d'effroi et d'indignation chez le lecteur.

Afin de donner plus de force à mon *pathos* — jouant un rôle prépondérant dans mon texte — j'ai opté pour un discours rédigé en grande partie à la première personne du singulier (*ethos*) et centré sur les sensations comme ici avec « j'étouffais » « m'oppressaient » « me remplissaient d'effroi » ou encore « je me sentais aussi prisonnière ». En cherchant ainsi à transmettre mon malaise, j'ai voulu pousser le lecteur à ouvrir les yeux — ou plutôt à ne pas détourner le regard sans éprouver une certaine culpabilité — sur la cruauté et la bêtise humaine dont furent victimes ces indigènes. Ce qui explique également mon choix quasi métaphorique de transformer le roman de Daeninckx en quelque chose de très visuel telle qu'ici une exposition.

Par ailleurs, les nombreuses questions rhétoriques telles que « étais-je aussi assoiffée d'exotisme et avide de nouveauté que ce public [...] ? » « éprouvais-je le même sentiment d'excitation que ces mères de famille [...] ? » ou encore « car comment savoir où nous allons si nous oublions d'où nous venons ? Comment être en mesure de transformer le présent en étant dépossédé de son histoire ? » doivent inciter le lecteur — de tous âges et de tous horizons — à réfléchir sur son propre comportement dans une société où règnent racisme et intolérance.

